

ne sont pas plus sensibles au beau musical qu'au beau plastique.

La perception et la jouissance du beau sont donc bien l'apanage exclusif de la royauté de l'homme au milieu de la création sensible. Il y a plus, de même que le beau, tout en supposant le vrai, l'emporte sur lui en clarté <sup>(1)</sup>, le privilège de percevoir le beau est, à certains égards, plus éclatant que celui de l'intelligence dont il dépend. En effet, la connaissance sensitive des brutes a quelque parenté avec la connaissance intellectuelle de l'homme, tandis que le sens esthétique n'a rien qui en approche chez les animaux.

---

(1) Voir ci-dessus, livre II, chap. VIII, p. 100.



## CHAPITRE IV

### Rôle de la volonté et du cœur.

Le roi Salomon nous dit qu'il s'est épris de la beauté de la Sagesse <sup>(1)</sup>. L'histoire nous apprend qu'il ne fut pas moins sensible aux attraits du beau plastique qu'à ceux du beau intellectuel; l'expérience universelle montre qu'il en est ainsi de tout homme : facilement la beauté nous charme et nous passionne. « Elle se révèle — dit W. Knight — beaucoup plus à la disposition sympathique de notre âme qu'à son sens critique <sup>(2)</sup>. » La beauté, et particulièrement la beauté du visage humain, est quelquefois si séduisante qu'il est impossible d'y arrêter

---

(1) *Amator factus sum formæ illius. Sap., VIII, 2.*

(2) The mood of mind to which Beauty discloses itself is not the critical but the sympathetic. — W. Knight, *Philosophy of the Beautiful*, liv. II, p. 47.

les yeux sans être vivement impressionné et comme fasciné. C'est — observe Platon — que l'homme ayant été créé pour jouir de la beauté divine, plus une créature reflète cette beauté, plus elle prend empire sur nous <sup>(1)</sup>. Soit, mais cette explication ne nous dit rien des facultés sur lesquelles s'exerce cet empire de séduction, rien de leur rôle particulier dans l'amour par lequel nous répondons aux attraits du beau. L'amour dont nous parlons ici est l'amour de l'être raisonnable et non l'amour animal qui n'a rien à voir en esthétique.

En général, dans l'amour, deux facultés sont particulièrement en jeu : la volonté, toujours ; le cœur, le plus souvent. Définissons ces puissances et cherchons à préciser leur rôle.

*La volonté*, c'est la faculté motrice de notre âme, la faculté avec laquelle nous voulons, c'est-à-dire, nous tendons intérieurement sous la lumière de l'intelligence <sup>(2)</sup> à ce qui nous paraît désirable, à ce qui nous promet le bonheur. Notre volonté poursuit instinctivement et fatalement le bonheur, mais elle est libre dans le choix particulier des biens dont elle l'attend <sup>(3)</sup>.

*Le cœur*, en tant que faculté, désigne la sensibilité

(1) Platon, *Phédon*, p. 249, édit. Stéph.

(2) La volonté dont il est ici question, c'est la volonté proprement dite, appelée aussi volonté supérieure par opposition à la tendance inférieure qui correspond à la vie des sens.

(3) A en croire l'enseignement officiel, « l'acte propre de la volonté, quelque nom qu'on lui donne, consiste essentiellement dans un choix. » (E. Boirac, *Cours de philosophie*, p. 141, 142.) Cette assertion est loin d'être exacte. Il n'y a pas de choix à vouloir le bonheur en général ; il n'y a pas non plus de choix dans le vouloir persévérant d'un bien particulier déjà choisi.

morale par opposition à la sensibilité physique ; celle-ci donne naissance aux sensations, celle-là aux sentiments. Le cœur, c'est lui qui s'émeut des mouvements de la volonté et en fait retentir l'ébranlement, les vibrations jusque dans l'organisme ; c'est lui qui perçoit les impressions morales du dehors et s'en affecte selon leur nature.

*L'amour* n'est autre chose que le mouvement même de l'âme à la poursuite de ce qu'elle regarde comme un bien ou de ce dont elle attend le bonheur. Ce que nous aimons nous le voulons, et réciproquement, ce que nous voulons nous l'aimons. L'amour est pour l'âme ce qu'est la gravitation pour le corps. *Amor meus pondus meum.* (D. Aug.)

Quand le cœur, la sensibilité morale, apporte son concours à la volonté, alors l'amour saisit l'homme tout entier. Le plus souvent la sensibilité éveillée ne se borne pas à seconder la volonté, elle agit puissamment sur elle et l'amour devient passion. Passion raisonnable aussi longtemps que la volonté éclairée par l'intelligence en dirige les mouvements, passion désordonnée quand la volonté aveuglée, entraînée, emportée par la sensibilité, n'est plus maîtresse d'elle-même.

Ces notions rappelées, nous pouvons étudier le rôle de la volonté et du cœur en face du beau. Ce rôle est à la fois passif et actif.

Au moment où l'intelligence voit le beau, c'est-à-dire l'ordre en sa splendeur, la volonté se sent délicieusement attirée et se met en mouvement vers cette vision qui lui promet le bonheur. En effet, il y a une telle correspondance entre l'ordre et notre

nature, que notre âme se sent faite pour l'ordre comme l'ordre est fait pour elle. Plus l'intelligence est vivement saisie, plus rapide est l'appel fait à la volonté, et les deux facultés marchent de pair dans la voie lumineuse qui s'ouvre devant elles. L'analyse la plus subtile ne saurait dire où l'action de l'intelligence cesse d'être isolée pour se perdre dans le mouvement de la volonté <sup>(1)</sup>.

Sous la triple influence de la sensibilité physique, de la volonté en mouvement et surtout de l'imagination qui s'active, le cœur lui-même s'émeut et entre en fête. L'imagination est en effet une merveilleuse décoratrice, elle trouve dans ses réserves les images qui peuvent s'associer à l'impression présente, elle a des tentures et des décors en harmonie avec toutes les circonstances possibles, elle en multiplie les effets. Alors ce n'est plus seulement un amour rationnel du beau, c'est un amour à la fois rationnel et sensible. Une même vibration ébranle le cœur et la volonté, un même attrait, un même amour les actionne; une même admiration, une même joie inonde l'âme tout entière.

Cet exposé est clair, néanmoins l'action du beau sur la volonté et la nature de l'amour que le beau inspire réservent des difficultés à l'analyse. Nous ne pouvons les passer sous silence, d'autant que la solution de ces difficultés éclairera d'un nouveau jour tout le côté subjectif de la beauté.

Si puissamment émue que soit la volonté par les charmes du beau, l'ébranlement qu'elle en éprouve

(1) Cf. Jouin, *Esthétique du sculpteur*, p. 21.

diffère absolument de la convoitise qui l'anime en toute autre circonstance; si intéressée soit-elle en ses tendances, la volonté semble à l'égard du beau se dégager elle-même de tout intérêt, de tout but ultérieur. Ce désintéressement est ce qui dans l'impression du beau a le plus frappé les esthéticiens modernes. La formule énigmatique de Kant, *le beau est une finalité sans fin*, ne veut probablement pas dire autre chose sinon que, dans l'émotion esthétique, la volonté n'a pas d'autre visée, d'autre fin que cette émotion elle-même. Comment accorder ce fait d'expérience constante avec la loi même de la volonté, la loi qui veut que cette faculté ne se mette jamais en mouvement, si ce n'est à la poursuite d'un bien qu'elle convoite? En face du beau, quel est le bien poursuivi par la volonté?... C'est le bien de l'intelligence et par suite de l'âme tout entière, c'est la satisfaction, la jouissance donnée par la splendeur de l'ordre.

Ainsi, malgré toute sa puissance, la beauté n'atteint et n'attire qu'indirectement la volonté. Il en est du beau comme du vrai, la volonté ne s'y porte qu'en raison du contentement qu'en éprouvent l'intelligence et la sensibilité. Habituellement nos jouissances dépendent de la possession d'un bien, tout au moins de l'usage que nous en faisons ou que nous pouvons nous en promettre. On se réjouit d'un lot qui vous échoit, du retour de la santé, d'un bon lit, d'une brise parfumée. Le contentement que nous donne le beau ne ressemble à aucune de ces joies. Que la beauté soit de celles qui charment la vue ou les oreilles, qu'elle soit intellectuelle ou mo-

rale, elle n'a rien de commun avec la propriété ou l'usage d'un bien sensible, ni avec les satisfactions égoïstes de l'amour-propre. On jouit de la vue d'une fleur sans la cueillir, de celle d'un tableau sans songer à l'acquérir. Un riant paysage, une plage animée, un ciel étoilé me ravissent, bien que je ne puisse rêver de me les approprier. Rien ne diffère autant de la joie esthétique que celle du marchand dont les clients affluent ou que celle du gourmet en face d'une bouteille de pommard.

Le désintéressement de l'âme sous l'impression du beau nous fait saisir une des raisons fondamentales du partage des sens en esthétiques et inesthétiques. « L'exercice du goût, de l'odorat et du toucher est trop intimement lié à celui des fonctions vitales pour être désintéressé. Ces trois sens sont avant tout au service du corps<sup>(1)</sup>. » Le goût en particulier est au service de l'estomac, le plus grossier des maîtres. La vue et l'ouïe au contraire répondent beaucoup plus aux satisfactions de l'âme qu'aux exigences de la vie corporelle. En effet, la distinction de ce qui peut nous être utile ou nuisible, désirable ou non, est souvent faite par l'œil ou l'oreille sans qu'ils en reçoivent le plus léger plaisir organique; ce sont des sens désintéressés, et comme tels ils sont naturellement les organes de la perception du beau, la plus désintéressée des perceptions, comme l'amour du beau est le plus noble des amours.

(1) Ruskin, *Modern Painters*, III, chap. II; *apud* Robert de la Sizeranne.

Le caractère le plus saillant, sinon le plus essentiel de l'amour, c'est qu'il tend à l'union. Le langage en porte témoignage. On fait généralement dériver le mot *amour* du mot grec *ama* qui signifie « ensemble ». Nous avons donné le nom d'« aimant » au fer magnétique qui tend sans cesse à s'unir au fer. De plus, l'expérience journalière est là, la poignée de main, le baiser, l'embrassement sont les marques les plus ordinaires et les plus naturelles de l'amitié. Cependant, ce caractère semble faire défaut à l'amour du beau, il ne désire pas s'unir à l'objet qui le charme. Si nous recherchons le beau, c'est pour le voir, l'entendre, l'admirer; si nous nous en approchons, ce n'est pas pour aller jusqu'au toucher, c'est pour le contempler plus à notre aise, l'apprécier de plus près afin de le mieux connaître et par suite, s'il y a lieu, de l'aimer davantage.

En réalité, l'amour du beau tend, lui aussi, à une sorte d'union, mais elle n'est pas immédiate, elle se réalise par l'intermédiaire de l'intelligence. La volonté, au lieu de se porter sur la beauté, se replie sur l'intelligence qui la lui révèle, et s'y unit plus intimement que jamais dans la joie de la contemplation. La lumière, où qu'elle se porte, reste toujours aussi pure, elle paraît ne pas avoir de contact matériel avec les objets qu'elle éclaire; il y a quelque chose de semblable dans l'action de nos facultés représentatives, et, comme elles sont les seules qui soient en rapport direct avec le beau, il en résulte que l'amour esthétique est le plus pur des amours, la volonté et le cœur s'y fondent avec l'intelligence pour faire de cet amour un vrai culte, plein d'admiration et de réserve.

Ce trait spécifique de l'amour du beau le distingue de tout autre amour.

« Le sentiment esthétique n'est pas (comme le voudrait M. Guyau) l'aboutissement lointain et obscur d'un instinct sexuel; il est lui-même un instinct qui diffère de tout autre, et la physiologie n'a rien à faire avec lui <sup>(1)</sup>. » L'amour charnel est aux antipodes de l'amour esthétique. « Les plus grands ennemis de nos plaisirs esthétiques — écrit un auteur peu suspect — sont nos appétits toujours faciles à exciter, difficiles à distraire... Quand nous sommes en présence des réalités, nous avons peine à oublier qu'elles peuvent être pour nous des causes de bonheur sensuel ou de souffrances <sup>(2)</sup>. »

« Quiconque — dit Ch. Lévêque — est incapable de s'arrêter à la contemplation sans passer à la convoitise, ne goûtera jamais le plaisir esthétique... La lumière de la beauté vient s'amortir dans les vapeurs de la corruption, comme l'éclat du jour dans un brouillard d'hiver... D'où nous pouvons conclure de quel avantage est la vertu, l'habitude de s'élever au-dessus de la matière et de la sensation, pour goûter la beauté dans toute sa puissance <sup>(3)</sup>. »

Les sculpteurs grecs de la meilleure époque, sans autre lumière que le tact exquis dont ils étaient doués, s'appliquèrent à éviter dans leurs œuvres tout ce qui pouvait provoquer les passions, afin que rien ne troublât l'admiration des spectateurs. Leurs œuvres, loin de rien perdre à cette absence d'attraits

(1) Ruskin *apud* Robert de la Sizeranne, p. 191.

(2) V. Cherbuliez, *Revue des Deux Mondes*, 1<sup>er</sup> août 1891, p. 486.

(3) Ch. Lévêque, *la Science du beau*, t. I, chap. IV.

inférieurs, y trouvent une supériorité de beauté qui fait le ravissement des siècles. De nos jours malheureusement, le plus grand nombre des artistes méconnaît cette vérité et suit une voie opposée; leur première préoccupation paraît être de parler aux sens le langage de la passion. « Alors ce n'est plus la beauté qui charme, c'est la volupté qui séduit <sup>(1)</sup>. »

La beauté plastique la plus pure pourra, en certaines circonstances, être le point de départ de l'amour sensuel et contribuer à l'entretenir, mais alors cet amour ne se confondra pas avec l'amour esthétique et réclamera d'autres satisfactions. « C'est ce que le poète allemand Tieck a spirituellement exprimé dans son drame fantastique du *Chat botté*, où l'on voit le héros écoutant avec ravissement le chant du rossignol. Mais quand l'oiseau se tait, le chat résume son admiration en s'écriant : « Quelle saveur délicieuse doit avoir ce divin chanteur <sup>(2)</sup>! »

Bien que dicté par la voix du sang, l'amour entre parents est d'un niveau plus élevé. Cependant, qu'il soit paternel ou maternel, filial ou fraternel, il ne se confondra jamais avec l'amour esthétique; car l'amour entre parents tend sans cesse à resserrer les liens d'union qui constituent la famille, l'amour du beau, nous l'avons vu, ne connaît rien de semblable.

La même raison suffit à distinguer l'amour esthétique de l'amour d'amitié. Les anciens personnifièrent ce dernier assez justement dans l'histoire de deux amis qui, pour donner satisfaction à leur affection

(1) Winckelmann, *Histoire de l'art chez les anciens*, t. I, p. 347.

(2) M. Pictet, *du Beau dans la nature, l'art et la poésie*, p. 87.

mutuelle, allèrent trouver Vulcain, le dieu des forgerons, et lui demandèrent de les souder si bien l'un à l'autre, qu'ils n'eussent plus qu'un seul cœur, une seule âme.

L'amour du beau ne s'assimilera pas non plus avec cet amour supérieur qui se sacrifie et s'immole pour l'objet aimé. Ruskin en apporte pour motif que ce dernier amour se donne, tandis que dans le plaisir esthétique nous recevons tout et nous ne donnons rien. Nous ajouterons que le don de soi-même dans le dévouement et le sacrifice est encore une manière de s'unir : on se rapporte tout entier à la personne aimée, on se perd en son honneur ou à son avantage.

Concluons donc, l'amour du beau est unique dans sa nature : il est tout entier dans la contemplation et l'admiration. Jamais le jeu de la volonté et du cœur n'est plus pur et plus noble que dans cet amour.



## CHAPITRE V

### Siège de l'impression du beau.

Nous entendons par le siège de l'impression du beau, la partie de notre être où se produit la perception du beau et son effet essentiel.

Simple et indivisible en elle-même, l'âme est en l'homme l'unique principe sentant aussi bien que conscient de ce qu'il fait et éprouve. Tout entière en diverses parties de notre corps, notre âme le fait vivre et se tient immédiatement unie au moins au système nerveux, et particulièrement aux extrémités nerveuses qui constituent les points les plus délicats de nos sens. C'est pourquoi, si l'on nous demande quel est le siège des *sensations* que peut nous faire éprouver un beau tableau, une belle musique, nous indiquerons nos yeux et nos oreilles; c'est là en effet que nous sentons notre vie modifiée conformé-